

femme distinguée, mais elle n'en abusera pas ; elle ne se hâtera pas de montrer la supériorité de son jugement et de son goût ; elle n'aspirera pas au bel esprit ; elle n'effacera pas ses parents par la supériorité de ses connaissances ; elle ne quittera pas la société des jeunes filles pour se mêler à celle des femmes ; elle ne prendra pas la parole en vain, et elle ne cherchera pas à éblouir par l'éclat de ses saillies. Mais si l'occasion se présente, elle laissera les grâces de son esprit parler d'elles-mêmes. Un mot heureux et fin, un sourire discret, et l'expression d'une physionomie heureuse et intelligente, révéleront à l'observateur les richesses qu'elle dissimule. Dans l'intimité elle s'abandonnera davantage et elle fera jouir la famille et l'amitié des charmes d'une éducation élevée. Ainsi elle s'exercera peu à peu, sans efforts, à cette sûreté, cet à-propos, cette grâce et cette aisance de parole qui est le charme des femmes dans la société.

Nous n'avons pas pu parler des qualités extérieures, ni des qualités de l'esprit, sans parler des qualités morales. Car les unes et les autres ne valent que par l'usage que l'on en fait. L'esprit et la beauté ne sont rien sans le cœur ; la modestie en fait le principal charme ; une innocente fierté n'est pas interdite, mais un étalage indiscret et une ostentation préméditée, détruisent le prix des plus rares avantages. Il faut apprendre à la jeune fille à distinguer l'apparence et le fond des choses. Sans doute le brillant et le dehors auront toujours à ses yeux un certain prestige, et il n'est pas nécessaire qu'elle juge de tout en philosophe ; mais il importe qu'elle arrive à plus estimer le mérite que l'apparence, à désirer d'être bonne sans dédaigner d'être agréable. Il faut surtout qu'elle ait horreur de la frivolité, du mensonge et de l'égoïsme, de tout ce qui rétrécit l'esprit, dessèche le cœur, abaisse le caractère ; comme elle a peu d'initiative, il n'y a pas encore à lui demander la pratique des grandes vertus, mais elle doit les posséder en germe et n'en pas ignorer le prix.

Parmi les vertus de la femme, il en est une qui paraît l'apanage particulier de la jeune fille, et qui lui donne ce charme tout particulier que nous ne retrouvons déjà plus chez la femme : ce n'est point la fraîcheur du visage, la grâce de l'âge, le pétilllement de l'esprit et l'éclat du talent, qui plaît et qui ravit ; c'est quelque chose de plus intime et de plus délicat, c'est une grâce secrète, devinée et pressentie plutôt qu'aperçue : c'est l'innocence.

Il y a deux sortes d'innocence : l'innocence qui s'ignore et l'innocence qui se connaît ; la première est celle de l'enfant, la seconde est celle de la femme : entre les deux se place l'innocence de la jeune fille, qui est le passage de l'innocence qui s'ignore à l'innocence qui se connaît. On a souvent comparé l'innocence à une fleur, et cette comparaison est toujours neuve, parce qu'elle est vraie. Hé bien ! entre le moment où la fleur naît et le moment où la fleur tombe, il y a bien des degrés. Voilà l'histoire de l'innocence dans la jeune fille. L'innocence commence avec l'ignorance, mais elle n'en est pas inséparable. L'innocence est une vertu, l'ignorance n'en est pas une, et même l'innocence ne devient vraiment une vertu qu'à mesure que décroît l'ignorance. On ne peut préserver par trop de moyens l'innocence de la jeune fille. Mais il y a deux choses qu'il ne faut point oublier ; l'une, c'est que l'ignorance absolue n'est pas faite pour durer toujours, et qu'il n'est peut-être point tout à fait sage d'exposer la jeune fille à passer brusquement et sans transition du sommeil de l'enfance au réveil terrible du désenchantement ; l'autre, c'est qu'on ne peut se faire illusion au point de croire que cette ignorance, si complète qu'on la suppose, soit absolument exempte de curiosité ; et cette curiosité est naturelle, car il est bien juste qu'une créature raisonnable se demande pourquoi elle est faite, et quelle part lui est réservée dans le mouvement du monde ; et

si cette curiosité ne peut être niée, ou étouffée, ne vaut-il pas mieux l'éclairer, pas à pas, sans jamais elleur la pudeur, que de la laisser s'égarer elle-même dans des recherches inquiètes et mal réglées ? Pour ma part, ce que j'aime, ce n'est pas précisément cette simplicité un peu sotte qui ne sait pas même rougir, et qu'on ne peut guère obtenir que par une ignorance entière de toutes choses, et par une réclusion absolue de la société et du monde : système excellent si vous destinez votre fille au couvent, mais très-insuffisant, si vous voulez en faire une épouse et une mère ; ce que j'aime encore moins, c'est cette affectation d'ignorance raide, guindée, les yeux baissés, qui voit du mal partout et donne à penser que le dedans est moins bien composé que le dehors ; mais ce que j'aime dans une jeune fille, c'est cette belle tranquillité, qui, sachant un peu, ne veut pas savoir davantage, et qui attend paisiblement et en riant que la vie et le cœur lui révèlent insensiblement leurs secrets.

Vous devinez maintenant quel parti je prendrais dans ce débat qui s'élève entre les mères de famille : doit-on préparer par des leçons prudentes et des avertissements sérieux la jeune fille au rôle qu'elle doit remplir plus tard dans une famille nouvelle, ou faut-il garder sur ce rôle un silence systématique, écarter avec soin et préméditation toute lumière, et faire taire toutes les questions d'une jeune curiosité, en l'ajournant à un autre temps ? Je ne puis croire qu'il soit sage de livrer une jeune personne à la grande épreuve du mariage sans aucune préparation, de la laisser se créer des chimères de fausse liberté ou de passion idéale, au lieu des conditions réelles de l'amour paisible et de la responsabilité maternelle. Je ne veux point dire qu'il faille chercher exprès ces sortes d'avertissements, mais je ne crois point qu'il soit nécessaire de les éviter ; et il me semble qu'une conversation maternelle ferme, sérieuse, tranquille, sur les affections humaines, sur leur fragilité, sur les épreuves qui les attendent, sur les fautes qu'elles font commettre, serait de nature à préserver une jeune imagination mieux que la défense de tous les romans ; le plus mauvais roman est celui qu'on se crée à soi-même dans la solitude de ses rêveries.

Mais la plus solide préparation aux devoirs du mariage, c'est la vie à l'intérieur, la participation aux soins du ménage et aux occupations maternelles, le travail enfin, non seulement le travail agréable, mais surtout le travail utile. Rien ne convient mieux à la jeune fille que le travail. Il occupe l'esprit à des actions précises, et ne le laisse pas s'égarer à des pensées incertaines, trop souvent voisines des pensées dangereuses. Le plus grand ennemi de la jeune fille comme de la jeune femme, c'est l'ennui. L'ennui sollicite l'âme à demander des distractions à l'imagination, distractions qui, douces et innocentes en apparence, gagnent peu à peu jusqu'au fond de l'âme, lui ôtent la force de vouloir et d'agir, et la livrent en proie aux passions de la jeunesse. L'activité, le soin du détail, le mouvement des idées et des occupations, voilà le remède. Il est important d'ailleurs que la jeune fille prenne d'avance des leçons de science domestique, qu'elle doit appliquer plus tard dans son propre ménage.

L'un des plus grands écueils pour la jeune fille, c'est le monde. On ne peut cependant l'en éloigner absolument. La famille a des obligations envers le monde, auxquelles la jeune fille elle-même ne peut pas échapper. N'est-elle pas faite aussi pour vivre à son tour dans le monde, non pas sans doute pour lui donner toute sa vie, ce qui est funeste, mais enfin pour lui donner quelques-unes de ses heures de loisir ?

Les hommes ne sont pas nés pour se parquer les uns les autres comme des ennemis : ils aiment à se voir et à se distraire entre eux ; de là, les réunions, les sociétés, ce que l'on appelle enfin le monde, dont aucune loi ne